

QUATRIÈMES DE COUVERTURE

Ruggiero Bellogencia n'a qu'une passion dans la vie: les livres. Depuis l'adolescence il noircit les pages. Poèmes d'abord pour des amours éthérées, puis chansons qui, très vite, s'affirment. À vingt-trois ans il rencontre Grazia Carla qui connaît alors un certain succès auprès de la génération montante. Elle compose et, de leur amour, naissent moult succès qui, dans le second cercle des discophiles, leur vaudront une gloire indiscutable. Bellogencia aborde le roman à la quarantaine. Son premier titre ne rencontre qu'un succès d'estime mais, dès le second, *La luna*, il gagne l'estime du grand public. S'ensuit une période où il est adulé. Ses ouvrages sont traduits en vingt-six langues... Jusqu'au jour où Grazia le quitte pour un musicien. Il connaît alors le cercle impitoyable de la déchéance.

Le dévoreur est le sixième roman de Beppi Bruzzi. C'est un texte lumineux et âpre, dans lequel l'auteur questionne la destinée. Mais, même au plus noir de l'âme, il reste illuminé par le souvenir d'un grand amour. L'auteur maîtrise son art avec une grande justesse, un art de l'allusion, un art de l'ellipse. Bruzzi est un écrivain économe de ses effets. Ce qui fait son charme.

« Un roman de la résilience, qui plonge au cœur de la désespérance pour nous rappeler que toute vie vaut d'être vécue. » (Le Matin)

« On sort de ce roman avec l'envie furieuse de dévorer les livres. Et les femmes... » (Lui)

« Bruzzi est au meilleur de sa forme. Amours flamboyantes, réussite sociale puis la plongée dans l'enfer. Un terrible raccourci de la vie. » (Chroniques Sociales)

« LE grand roman de Bruzzi. » (L'Osservatore romano)



De tous les cas étudiés par le grand psychiatre serbe Miroslav Zbeniec, celui d'Édikas Zodziu est sans conteste le plus troublant. Dès ce jour de mai 1932 où l'homme se présenta à lui, enserré dans une camisole de force, «exceptionnellement de couleur bleue» note-t-il dans ses écrits, il se passionna pour ce dévoreur de livres au visage angélique, souriant, apaisé, d'une rare culture. Peut-on dire qu'il ressentit de l'amitié pour lui? Ce serait outrepasser ce qu'il nous livre mais l'intérêt qui transparait dès les premières lignes, «*Cet homme fut le doux rêveur dont le soin me fut confié*», et sans nier que son cas relevât de la psychiatrie, l'intérêt est profond et questionne le soignant. La grande question que Zodziu lui révéla est aussi la dernière phrase du livre: «*Peut-on aimer sans dévorer l'objet de son amour?*» Il y répond en tant que psychiatre, mais aussi comme poète et, simplement, de façon désarmée, en tant qu'homme. Sa réponse est «*Non* ».

L'homme qui bouffait les livres est tiré de la **Somme des études psychiatriques menées à Belgrade (1929-2951)**, le grand livre des lettres serbes de la première moitié du XX^e siècle. Miroslav Zbeniec y éclaire, sous le couvert d'un cas qui lui fut confié, tout un pan de l'Histoire contemporaine et, singulièrement, le titisme qui, lui aussi, dévora ses enfants.

« Sur son divan, Zbeniec convoque la fureur destructrice du nazisme comme le délire rédempteur d'une Libération qui, sous le couvert angélique du neuf, nous resservit les vieux démons du marxisme. »
(*Le Courrier des Hauts-de-Seine*)

« Un livre lumineux qui illustre l'intolérance d'État et la nécessité de se délivrer des dogmes. » (*Petite revue leste de psychiatrie*)



AU FOU! éditions

Un écrivain disparaît à Saint-Hippolyte-du-Fort où il séjourne pour ses vacances. En dépit des recherches, il reste introuvable. Est-ce en rapport avec son dernier livre, « L'homme qui fuyait la vie » ? Deux semaines plus tard on retrouve, près de la gare de Beaugency, le corps sans vie d'Eden Mahrenbourg qui commit naguère quelques romans sentimentaux dits précisément « de gare ». Mais quand, le mois suivant, une femme signale la disparition de son mari à Louviers, le commissaire Isaac Malet établit un audacieux rapprochement entre les trois affaires. Car le disparu de Louviers s'adonnait même à la prose : des ouvrages de philosophie – il en faut ! Avec opiniâtreté il va démêler l'écheveau impossible jusqu'à tomber sur la singulière personne d'une encore jeune nouvelliste en quête de notoriété. Coïncidence : les éditions Buchet-Chastel publient son premier opus au titre sybillin : *La mangeuse d'hommes...*

La mangeuse d'hommes est le premier livre de Jessica Baule. Nourrie aux classiques de la littérature française, cette toute jeune auteure fait montre d'une aisance insolente digne des meilleurs scénarios hollywoodiens. Elle ne craint pas le pastiche, pour peu qu'il lui permette de dire son admiration pour des auteurs aussi divers que Loïc Guémard, Brice Lollivier ou Paternite Bénédicto, récemment décédés.

« Vous aurez de mes nouvelles, dit son héroïne. Et quelles nouvelles ! Du talent à l'état brut. » (Le Quotidien des Hautes-Pyrénées)

« Un premier livre incandescent. Il irradie l'insolence de la jeunesse et la maturité des plumes talentueuses. L'avenir lui est ouvert. » (Le Mensuel des Ophtalmologues)

« Avant elle, la littérature n'existait pas. » (Écho paroissial de Baule)

